

fois ; il se glissa sous les chariots pour consulter l'immensité silencieuse qui les environnait. Mais rien n'était de nature à faire pressentir l'approche du danger.

Un des cavaliers mis en sentinelle vint à passer, son mousquet au bras.

— N'avez-vous rien vu, rien entendu ? demanda l'ex-hacendero.

— Je n'ai rien vu, repartit la sentinelle. J'ai cru seulement entendre un hennissement de cheval sortir de l'un de ces petits vallons que vous voyez là-bas ; mais je me serai trompé sans doute. Malgré tout, je suis étonné que ni Cuchillo ni Gayferos ne reviennent.

En achevant ces mots, le cavalier reprit sa promenade, et les deux causeurs vinrent se rasseoir à la place qu'ils occupaient.

— C'est une imprudence, reprit Benito, au milieu de toutes les précautions que don Estévan Arechiza n'a cessé de prendre, d'avoir entretenu cette colonne de fumée toute l'après-midi, et maintenant encore. Par un ciel serein comme celui-ci, c'est une indication qui se voit de loin.

— J'en conviens, reprit Baraja ; mais vous savez que Cuchillo, notre guide, avait besoin d'un indice qui l'aidât à se retrouver. L'humanité d'un côté et notre intérêt personnel de l'autre exigeaient que le chef prît cette précaution, toute dangereuse qu'elle est.

— L'humanité, je ne dis pas ; mais notre intérêt personnel ! Qu'advient-il au voyageur qui suit, la nuit, les feux follets dans les marais ? De tomber dans une fange mouvante qui l'engloutit. Eh bien entre nous, Cuchillo, d'après sa physionomie, me semble être un de ces guides sur les pas desquels les mines d'or n'aboutissent qu'à des fondrières.

— N'avez-vous pas entendu les bruits qui se sont propagés parmi les hommes de notre expédition ?

— Quoi ? Que cette expédition n'a pas été entreprise au hasard comme celles qui l'ont précédée et que don Estévan connaît dans ces déserts l'existence d'un immense placer ?

— Sans doute il en connaît l'existence, car je parierais que ces bruits sont fondés, mais il n'en connaît pas l'emplacement, et j'ai de bonnes raisons pour croire que Cuchillo en sait à cet égard plus long qu'il n'en veut dire, et que sa mort serait pour nous une perte irréparable.

— J'en doute, reprit le vieux domestique en secouant la tête ; la figure de Cuchillo est de celles qui ne trompent pas un œil exercé. Je désire me tromper, du reste.

— Bah ! vous voyez tout en noir.

Il est de fait que je dois vous paraître comme ces oiseaux de mauvais augure qui n'annoncent que de sinistres nouvelles. Personne moins que moi ne redoute le danger, et cependant il me semble que Dieu m'a donné un sens plus exercé pour le pressentir ; ce soir même, je ne sais quelle voix intérieure m'avertit de prendre garde à moi ; et pourquoi, à tout prendre ? Qui peut empêcher ce qui doit arri-

ver ? Ah ! voilà ces animaux qui cessent encore de manger pour écouter !

— Pourvu qu'ils n'aillent pas se mettre à frissonner, dit Baraja.

— Qu'y faire ? reprit le vieux pâtre. Quant à moi, si vous le trouvez bon, je vais m'étendre sur mon manteau pour dormir.

Et joignant le geste aux paroles, Benito s'enveloppa de sa couverture de laine comme il s'enveloppait de son fatalisme, et s'étendit par terre, la tête appuyée sur un des bâts entassés au pied des retranchements.

Mais Baraja était loin d'avoir la même doctrine que l'ancien pâtre. Son imagination lui retraçait mille fantômes effrayants qui surgissaient dans l'obscurité toujours si imposante du désert. Il lui semblait entendre à chaque instant les hurlements des Indiens troubler le silence profond qui cachait des périls dont le moindre était suffisant pour faire dresser les cheveux. La nuit surtout, l'homme le plus brave a de ces moments de faiblesse, et, sans avoir précisément un courage à toute épreuve, l'hacendero ruiné était loin d'être lâche.

Il essaya, mais en vain, d'imiter la résignation de son compagnon et de s'endormir aussi ; mais il était trop novice dans cette carrière de dangers et d'aventures pour avoir l'insouciance philosophique de Benito. Loin de croire, comme lui, qu'il n'y avait qu'à courber la tête devant un danger inévitable, l'ex-hacendero était d'avis que le meilleur moyen de l'éviter était de le fuir. Toutefois, dans ces solitudes que la clarté de la lune faisait resplendir comme un lac, où la mort pouvait être partout, il eût été aussi dangereux de fuir du camp que d'abandonner un navire en détresse pour demander son salut au terrible Océan, que parcourt le requin affamé.

Après une longue journée de marche, tous les aventuriers dormaient étendus sur le sable ; les sentinelles seules veillaient et faisaient crier le gravier sous leurs pas. Le silence, que nul autre bruit ne troublait, finit par rassurer Baraja, quand le vent du soir lui apporta encore quelques-unes de ces explosions lointaines qu'on avait entendues pendant le jour. Cette circonstance démentait les assertions de l'ancien vaquero relatives au supplice des prisonniers.

Baraja poussa du coude le vieux domestique.

— On tire encore par là-bas, dit-il.

Le vaquero prêta l'oreille.

— C'est vrai. Mais si ce n'est pas signe que Cuchillo ou Gayferos servent de but aux carabines indiennes, je m'en réjouis et vous souhaite une bonne nuit. Dormez aussi, ami Baraja ; dans les déserts, le temps est précieux pour le sommeil, quoique à chaque minute on soit exposé à s'endormir pour l'éternité.

Après cet effrayant aphorisme, le vieux vaquero avait ramené son manteau de laine sur ses yeux pour les préserver des rayons mortels de la lune, quand les ronflements sourds des mules de charge lui firent de nouveau lever la tête.